

El Niño

Par Françoise Monnin

De sa formation aux Beaux-arts en Argentine, de son enfance nourrie de souvenirs d'expatriés, Fabian garde définitivement un vif intérêt pour la peinture des maîtres anciens d'Europe. À Paris, lorsqu'il s'y installe, il est de bon ton de n'aimer que l'art du XX^e siècle, de s'inspirer des avant-gardes qui ont surgi dans le sillage conceptuel des théories de Marcel Duchamp, de loucher sur les productions nord-américaines. Qu'importe ! C'est au musée du Louvre, plus qu'au Centre Pompidou, que Fabian copie les maîtres, observe leur manière, leur matière. Rembrandt le bouleverse, Fragonard l'enchanté, Rubens et Delacroix le stimulent... La section espagnole du musée est hélas pauvrissime, et ce depuis 1848. À cette date en effet, le Roi de France Louis-Philippe a quitté le trône en emportant les quatre cents toiles de maîtres madrilènes, tolédans ou sévillans qu'il avait collectionnés. Tant pis pour le peuple ! Pas de Roi ? Pas de Vélazquez, ni de Cotan, de Greco, de Goya ! L'ensemble a été dispersé en vente publique en 1853 ; ce dont beaucoup de Français se sont alors félicités, estimant cette peinture « lugubre, dévote, brute et mystique ». L'art espagnol, c'est au Prado, à Madrid, que Fabian le dévore. Et à Paris, il s'inspire de reproductions qu'il collectionne dans des livres d'art, pour se remémorer l'énergie et la densité de telles toiles. Leur humanité, aussi.

Parmi les personnages peints par Velazquez, plus que les portraits de souverains, ce sont ceux des bouffons qui parlent à Fabian. Personnages essentiels de la Cour d'Espagne, ces êtres, dont la beauté n'a rien à voir avec les canons classiques, sont destinés à faire rire ; à attendrir, aussi. Tout noble fier de son rang, tel Don Quichotte avec son indissociable Sancho Pança, se doit, dans toute l'Espagne, de déambuler acoquiné avec un complice au physique différent, au parler franc, à l'âme soi-disant pure. Faire-valoir ? Pas seulement ! Miroir, vanité vive, aussi. Les mythes liés aux notions d'enfant sauvage ou d'innocent aux mains pleines trouvent dans ces étranges tandems une expression de plus.

Les artistes baroques ont fait, depuis l'aube du XVII^e siècle, de tels personnages leurs héros. Caravage, modèle si essentiel aux artistes d'Espagne, a fait poser des mendiants, des prostituées, des enfants des rues, dont l'allure a inspiré les figures peintes par Ribera, Zurbarán et autre Murillo du Siècle d'Or espagnol. Vélazquez, notamment.

Franciscos Lezcano dit le Niño de Vallecas, bouffon à la cour, portraituré vers 1640 par Velazquez, est aujourd'hui l'une des vedettes du Musée du Prado. De Picasso à Botero, nombre des peintres du XX^e siècle en ont exécuté des croquis, des copies, des versions ; Cerredo lui aussi, en 2003, fasciné par la tendresse du personnage et par la vitalité des coups de pinceau mis en œuvre pour célébrer la fugacité de toute pose, de toute présence, la vitalité de toute existence. À propos des toiles qu'il a consacrées à ce sujet, l'artiste nous a laissé un texte, ci-dessous reproduit dans son intégralité, rédigé à la fin de l'année 2003.

« *El Niño de Vallecas*, c'est une œuvre qui m'a toujours hanté et fasciné au plus profond de moi et bien que j'essaierai de donner ici une explication, celle-ci sera forcément incomplète car la vérité d'un tableau est indicible en d'autres termes que ceux qui sont propres à la peinture. En tout cas je le perçois comme un chant de l'Humanité, mais où la hiérarchie de celle-ci ne se situe pas dans l'intellect, mais dans celle de la communication sensible de la Bonté. Ortega y Gasset nous explique avec précision que Vélazquez est le peintre de l'instantané. Il préfigure ainsi la photographie – il ne fait pas une synthèse de plusieurs moments, mais saisit un moment exact de la vie de celui qui est portraituré. Sa technique à la prima accentue cette quête du temps qui passe. Ainsi toute la succession de portraits de son ami le Roi présente une lecture merveilleuse de cette obsession. Il ne cherche pas non plus à cacher ou à idéaliser des détails qui sont une affirmation de la raison d'être de la nature, avec ses exceptions.

Je ressens le portrait du jeune handicapé, *El Niño de Vallecas*, comme une parabole qui met sur un pied d'égalité l'âme pure du sentiment et l'intellect pur et froid, c'est-à-dire, préfère-t-on un idiot noble ou un intelligent pervers ? J'ai plongé dans cet univers infini en essayant de démêler dans ma tête cette extraordinaire équation et de lui redonner mes voies, comme une espèce de transfusion qui se manifeste uniquement dans des termes plastiques, et lui conférer ma réalité subjective : le portrait du portrait. Non pas pour comparer l'incomparable mais pour le bonheur de cohabiter, ne serait-ce qu'un temps, avec cette tendresse intemporelle et infinie ».

Quelques mots encore, rédigés quatre ans plus tard par Cécilia, l'épouse de Fabian : « Je pense qu'il voyait dans ce personnage un innocent impuissant face à la dureté du monde, et résigné à la vivre du mieux qu'il peut.

Je pense aussi que cela correspond à la période où le cancer s'emparait de Fabian. Quand il était à l'hôpital, en proie à la douleur insupportable, l'impossibilité de bouger, avec les doses fortes de morphine, je voyais dans le lit El Niño. La ressemblance était saisissante ».



El Niño 2003 - Technique mixte sur toile - 35 x 35 cm